



CHAPITRE VI

Une palabra à Kinchassa. — Guerre imminente entre Mpumu Ntaba et Gobila. — L'arbitre Souzou M'Pembé. — Janssen chez Makouenntcho. — Dans la forêt vierge. — Chats-tigres au lieu d'éléphants.

LE retour de M. Johnston ne donna lieu jusqu'au Stanley-Pool à aucun incident notable. Le voyageur anglais, arrivé à Kimpoko le 1^{er} mai, vers six heures du soir, fut salué au débarcadère par le lieutenant Coquilhat, détaché en avant-garde par Stanley qui se disposait à remonter le fleuve au delà de Bolobo.

Camille Coquilhat, lieutenant adjoint d'état-major, d'une nature franche et droite, d'une taille au-dessous de la moyenne, court et trapu,

au teint cuivré comme celui d'un Asiatique, à la physionomie mobile, aux yeux noirs très expressifs sous des sourcils épais, aux cheveux taillés en brosse, aux gestes énergiques; à la parole facile, railleuse et pleine d'expressions pittoresques, Camille Coquilhat fut dès l'abord très sympathique à l'artiste voyageur. Johnston, en le voyant et surtout en l'écoutant, oublia sa fatigue et la nuit entière fut employée à passer en revue avec lui les principaux événements survenus en Europe depuis un an, à causer de l'œuvre africaine, de son passé, de sa situation présente et à apprécier son avenir.

Le lendemain, à midi, M. Johnston s'arrêtait dans la baie de Kinchassa près du *Royal* et d'une flottille considérable battant pavillon de l'Association internationale.

« Boula Matari est ici, fut-il dit au voyageur; il est occupé à palabrer avec les chefs de la contrée. »

M. Johnston descendit à terre, traversa la savane, les fourrés de hautes graminées séparant la plage du village, passa devant plusieurs huttes indigènes désertées par les habitants, et atteignit un vaste enclos palissadé où, sous l'ombrage de baobabs splendides, parmi les palmiers et les lianes rampantes, se groupait pittoresquement un auditoire nègre accroupi en cercle autour de deux orateurs blancs : Stanley et le lieutenant Van Gele, fondateur de Luteté-Station.

Les auditeurs les plus rapprochés étaient assis et prêtaient aux discours une oreille attentive; derrière eux, rangés suivant le grade et l'importance de la position sociale, venaient d'autres natifs dans les attitudes les plus variées : ceux-ci couchés et se souciant très modérément de la conférence, ceux-là dormant ou passant machinalement la main sur les armes qui brillaient à leur ceinture, d'autres, et c'étaient les plus nombreux, portant à leurs lèvres les goulots de leursalebasses pleines de malafou.

L'arrivée d'un nouveau blanc dans l'enclos interrompit un instant la palabra. Stanley envoya de la main un salut amical à son compatriote et reprit son discours.

« Vous savez, disait-il en s'adressant plus spécialement à deux mfoums indigènes assis près de lui sur deux superbes peaux de léopard, vous savez combien Ngaliema et les gens de Ntamo, opposés naguère à l'établissement de mes frères dans leur voisinage, se félicitent aujourd'hui de la présence à Léopoldville des bons mundelès qui les enrichissent et les rendent heureux. Vous pouvez vous-mêmes bénéficier des faveurs et des avantages que les blancs vous apportent dans les replis du drapeau

bleu étoilé d'or, en nous concédant, aux alentours de votre village, un terrain convenable à notre établissement.

— Bah! répliqua Bankwa, l'un des chefs interpellés, si nous consentons à vous laisser établir ici, demain un seul de vos frères s'y fixera et trouvera l'espace concédé suffisant pour ses besoins; mais plus tard d'autres mundelés viendront résider près de nous et exigeront de nouvelles concessions, de nouveaux droits. Notre district tout entier deviendra une possession des blancs; quant à nous, nous n'aurons plus ni huttes, ni champs de manioc, ni esclaves; nous serons peu à peu dépossédés et obligés de reculer, devant l'invasion des hommes de votre race, jusqu'aux montagnes dont les sommets se profilent au loin sur l'horizon. »

Il y avait dans ces paroles une inspiration prophétique qui impressionna vivement l'assistance noire.

« Bankwa a raison, clamaient unanimement les notables. Si nous cédon aujourd'hui un pouce de terrain, nous serons obligés de laisser successivement, dans un avenir prochain, nos domaines aux blancs devenus plus nombreux et partant plus puissants.

Néanmoins l'opposition de Bankwa fut détruite par l'argumentation de Stanley, appuyée de l'éloquence zanzibarite de Doualla, premier ministre, interprète, serviteur toujours blotti comme un chien fidèle aux pieds de l'agent supérieur.

Les habitants de Kinchassa octroyèrent à l'Association la concession d'un terrain et le droit d'y élever des maisons et des magasins.

Des présents sans nombre furent échangés, le malafou circula à profusion; les m'botés les plus amicaux saluèrent quelques heures plus tard le départ du *Royal* emportant Stanley vers le haut Congo, et suivi à une courte distance par l'*Association internationale africaine*, steamer à hélice jaugeant huit tonneaux, (généralement désigné par les agents du Comité, sous les initiales *A. I. A.*), et la baleinière l'*Éclaireur*, baptisée par Hanssens dans les eaux du district de Bolobo.

La flottille toucha à Kimpoko, pour permettre au lieutenant Coquilhat de prendre passage à bord de l'*A. I. A.* De là elle poursuivit sa route et, augmentée du vapeur *En Avant*, venu à toute vitesse de Léopoldville, elle ancrâ dans les eaux de Msuata le 9 mai 1883.

Janssen, prévenu de l'arrivée de cette escadre fluviale, ne pouvait contenir sa joie et oubliait ses ulcères en présence du nombre inusité de convives qu'il eut à traiter ce jour-là.

Toutes les réserves alimentaires de Msuata-Station avaient été mises à contribution pour fêter les passagers blancs et noirs de la flottille.

Au dessert, le sous-lieutenant narra avec entrain et d'une façon humoristique le rôle pacificateur qu'avait joué le drapeau de l'Association dans une altercation survenue la veille entre le grand makoko Mpumu Ntaba des Bateké et le gros mfoum Gobila des Banfunu. En voici le pâle résumé :

Au village de Msuata vivait en paix depuis des années un certain Parrey, sujet bateké, proche parent de Mpumu Ntaba.

Lorsque Stanley avait, l'année précédente, découvert le lac Léopold II, ce Parrey avait eu la bonne fortune d'accompagner l'explorateur, de gagner son affection et de descendre avec lui jusqu'à Léopoldville.

Chaudement remercié et comblé de présents par son maître près de partir pour l'Europe, Parrey était devenu à Msuata un personnage important, faisant étalage de ses richesses au point de rendre jaloux, d'empêcher de dormir Gobila lui-même.

Une rivalité de poids, de corpulence, existait d'ailleurs depuis longtemps entre ces deux hommes : Parrey était presque aussi gros et gras que Gobila.

Une conjuration s'ourdit aussitôt entre les notables banfunu de Msuata pour dépouiller le corpulent Bateké, de ses richesses et de son trop puissant abdomen. On empoisonna adroitement l'une des épouses favorites de Parrey ; le sorcier, convié à rechercher les causes surnaturelles de ce décès, déclara devant la population de Msuata que Parrey avait volontairement donné la mort à son épouse.

Devant cette déclaration, les gens de Msuata ordonnèrent d'une voix unanime au sorcier dénonciateur de devenir le bourreau du dénoncé.

Une décoction d'herbes vénéneuses fut préparée devant l'assistance, et avalée séance tenante par le malheureux parent de Mpumu Ntaba. Le malheureux résista pendant plusieurs mois aux ravages du poison, mais il dépérissait insensiblement et ressemblait, par sa maigreur, à un véritable squelette ambulante.

Gobila, rayonnant de joie lorsqu'il rencontrait sa victime, lui adressait hypocritement des paroles d'amitié et de consolation. Il promenait complaisamment ses mains charnues sur les épaules desséchées de son ex-rival, et lui disait d'un ton mielleux et larmoyant :

« Pauvre Parrey, la mort de ton épouse infortunée t'empêche donc de retrouver tes grasses et larges épaules, ton volumineux abdomen, ta gaieté et ton entrain d'autrefois ? Quelle folie de te chagriner ainsi ! Tu es riche, rien ne t'est plus facile que d'acheter de nouvelles épouses ; choisis dans mon sérail, je t'abandonnerai mes plus belles esclaves contre les mou-

choirs, les belles étoffes, les tissus et le beau fusil que tu dois à la munificence de Boula Matari. »

Parrey supporta d'abord avec une rage mal contenue les railleries de son rival fortuné ; mais, un jour, rassemblant ce qui lui restait de forces, il traversa le fleuve et arriva mourant au village de Mpumu Ntaba.

Epuisé et pouvant à peine parler, Parrey fit connaître ses dernières volontés. Il laissait à son royal parent la totalité de ses richesses, à condi-



LE LIEUTENANT VAN GELE.

tion toutefois que le roi bateké exercerait de sanglantes représailles contre les notables et le sorcier de Msuata.

Avant d'accepter les charges de légataire universel de l'opulent défunt, Mpumu Ntaba manda une ambassade au village de Gobila, pour s'assurer de la quantité et de l'importance des richesses délaissées, et pour espionner les forces guerrières dont disposait le mfoum de Msuata.

Les ambassadeurs bateké, diplomates avisés et malicieux résidèrent dans le village banfunu assez longtemps pour remplir leur mission d'espionnage

sans éveiller le moindre soupçon. Ils déblatérèrent avec Gobila contre feu Parrey et critiquèrent la source des richesses de l'ex-favori de Boula Matari, tout en demandant ce qu'étaient devenues ces richesses.

Gobila s'en était attribué la plus grande partie ; le reste, disait-il, pièces de mouchoirs démodés, colliers de perles ordinaires, mkissi sans valeur, pourrissait encore dans les huttes délabrées, tombant en ruine, qui avaient appartenu à Parrey.

« Mais, répliquait un des espions, ne craignez-vous pas, chef Gobila, d'encourir la colère de Mpumu Ntaba, en détenant à tort la fortune du défunt ? »

— Oh ! la colère de Mpumu, répondait Gobila, avec un gros rire narquois et dédaigneux, qu'il vienne ici votre monarque ; s'il trouve des pirogues pour traverser le fleuve, je l'attendrai avec mon armée composée de cent cinquante fusils et fortifiée de la présence de mon fils blanc Souzou M'Pembé et de ses invincibles soldats.

— Effectivement, disait l'un des faux amis, vous pouvez aujourd'hui, grâce à vos alliés les fils de Boula Matari, vous soucier médiocrement du courroux et des forces de notre roi. Nous ne l'aimons pas, d'ailleurs, notre tyran Mpumu Ntaba, et pour échapper à son pouvoir despotique nous avons quitté son village pour ne jamais y retourner. »

Le même soir, ces effrontés mais habiles ambassadeurs feignaient, en quittant Msuata, de se diriger vers la contrée des Babouma ; mais ils passaient le fleuve en amont de la station et allaient rendre compte de leur mission à Mpumu Ntaba.

L'autocrate, indigné des termes méprisants avec lesquels Gobila parlait de sa puissance, manda Ganchu, son collecteur de taxes, et l'expédia dans tous les villages environnant la capitale des Bateké pour y racoler des guerriers.

Deux ou trois cents volontaires armés, les uns de mousquets délabrés, les autres de lances, de haches, de coutelas indigènes, se rangèrent sous les ordres de Ganchu. On jugea bon dans la circonstance d'utiliser les banderoles aux couleurs françaises, comme guidons de cette armée sauvage.

Mpumu Ntaba, ses ministres, ses femmes, ses esclaves porteurs du mobilier, literies, édredons, peaux de lion, mkissis, lances sacrées, formèrent une interminable caravane qui marcha prudemment derrière les hordes soldatesques de Ganchu.

Troupes armées, gens de la cour et souverain arrivèrent sur la rive droite du Congo et campèrent à la belle étoile, en face du village de Msuata.

On sait que les Bateké possédaient sur la rive droite, entre le Stanley-Pool et l'embouchure de la Lawson, un seul centre de population sédentaire : le petit village d'Enyari, habité par des pêcheurs de vairon.

Mpumu Ntaba dut envoyer Ganchu jusqu'à cette bourgade pour y réquisitionner les pirogues qui s'y trouvaient. Ganchu réquisitionna selon l'usage bateké. Il entra dans Enyari à la tête d'une centaine d'hommes d'armes, convoqua le ban et l'arrière-ban des chefs du village, et leur enjoignit avec force menaces de mettre à sa disposition, au nom de Mpumu Ntaba, toutes les embarcations de pêche, de guerre ou de plaisance dont disposait la population du village.

Les notables d'Enyari, s'inclinèrent respectueusement devant le nombre des hommes d'escorte de Ganchu et s'apprêtèrent à livrer les embarcations requises.

L'un d'eux, laissant ses collègues offrir à l'envoyé du roi le malafou de bienvenue, transmit de hutte en hutte aux pêcheurs du village l'ordre de filer au large sur leurs pirogues et d'aller les cacher dans les grandes herbes de la rive gauche.

Cette manœuvre fut exécutée sans éveiller le moindre soupçon dans le cerveau de Ganchu, alourdi par l'ivresse.

Le lendemain matin, le réquisitionneur et ses cent hommes d'armes quittaient Enyari en ramenant une seule pirogue de pêche au tout-puissant Mpumu Ntaba

« Que faire de cette unique embarcation ? » se demandèrent les généraux et le chef suprême des chefs bateké.

Une idée lumineuse éclaira tout à coup la face de Mpumu Ntaba.

« Là-bas, sur la rive gauche, s'écria-t-il, vit mon ami Souzou M'Pembé, le brave et chaste mundelé qui doit épouser au mpoutou une seule femme blanche. (Mpumu Ntaba riait toujours de son gros rire à ce souvenir de la visite de Janssen.) Tu vas aller le trouver, Ganchu ; pour lui demander de venir à notre aide. Conte-lui notre embarras momentané et, si tu peux, décide-le à nous rendre une visite amicale. »

Ganchu partit. Il rencontra précisément chez Janssen le corpulent Gobila racontant avec force contorsions les mésaventures de son ennemi Mpumu Ntaba.

L'arrivée de Ganchu calma les éclats de rire de Gobila. Le mfoum de Msuata se doutait de la mission intéressée que venait remplir le plénipotentiaire bateké. Il s'emporta contre Ganchu et supplia son fils Souzou M'Pembé de ne point donner audience à l'un de ses ennemis.

Janssen ne tint aucun compte des supplications de Gobila; tout au contraire, il imposa silence au réclamant et pria poliment Ganchu d'exposer les motifs de sa venue.

Le Bateké exprima en termes fort nets les désirs de son souverain, malgré les nombreuses et bruyantes interruptions du jaloux Gobila.

« Je consens, dit Janssen, à rendre visite à mon ami Mpumu Ntaba, mon frère de sang, mais quant à lui prêter secours dans la circonstance je ne le puis et ne le dois. Allez, maître Ganchu; demain je passerai le fleuve et j'irai serrer la main à votre roi. »

Gobila, muet sous l'œil de Janssen, contint mal son indignation en entendant ces paroles. Il attachâ sur le Bateké un regard chargé de haine et de férocité.

Ganchu adressa son plus gracieux sourire au bon Souzou M'Pembé, et s'arrêta devant Gobila en lui montrant les dents comme pour le dévorer. On eût dit, en voyant les faces contractées des deux noirs, assister aux préliminaires d'un combat entre deux bouledogues.

Janssen sépara aussitôt les adversaires et enjoignit à Ganchu de partir au plus vite. Le Bateké s'exécuta non sans décocher sur Gobila un dernier coup d'œil menaçant.

« Vous n'irez pas chez Mpumu Ntaba, geignit Gobila après le départ de Ganchu. De grâce, Souzou M'Pembé, n'y allez pas, n'y allez pas! Vous êtes mon fils, vous ne commettrez pas un parricide. Je vous en supplie, restez près de moi.

— J'agirai comme bon me semblera. Retirez vous, Gobila, laissez-moi, la nuit approche. J'irai demain rendre visite à mon frère de sang, mais soyez assuré que je ne tenterai rien contre vous. »

Dans la nuit suivante, Gobila, peu rassuré malgré les promesses réitérées de son fils adoptif, vint à la station avec toutes ses femmes, tous ses enfants et les familles des notables de Msuata, pour implorer Souzou M'Pembé, excellent fétiche de victoire, de ne passer dans le camp des ennemis bateké.

Les Banfunu possédaient une foi sans égale dans le pouvoir occulte du mundelé. Pour eux, la présence d'un blanc dans le camp d'un belligérant était une garantie certaine de triomphe; un mundelé est le dieu invincible des soldats banfunu.

Loin de renoncer à ses projets, Janssen appela à son aide les Zanzibarites de la station, fit déguerpir ses visiteurs nocturnes et partit dès l'aube pour le camp de Mpumu Ntaba.

Rien n'était plus original que le campement des Bateké. Sur les bords

d'une crique sauvage, où des blocs de rochers amoncelés constituaient autant d'excavations, d'interstices, de grottes, nichait la horde soldatesque du vengeur de Parrey. Plus loin, sur la lisière d'un hallier, Mpumu Ntaba avait fait élever des huttes d'herbages où il s'enfermait en permanence avec ses favorites, ses musiciens, ses ministres et tous les dignitaires de sa cour.

A l'heure matinale où Souzou M'Pembé débarqua sur la rive droite, les Bateké s'éveillaient, quittaient leurs demeures rocailleuses et se pressaient au-devant des femmes indigènes apportant de l'intérieur des fruits et des légumes, pitance habituelle de cette armée sans intendant délivrée à chacun contre paiement.

Bon nombre de ces malheureux guerriers guignaient d'un œil envieux, leurs camarades assez fortunés pour marchander les denrées alimentaires, puis, avec une philosophie résignée et avec cette solidarité intuitive qui rapproche les misérables, ils s'attelaient à d'énormes filets qu'ils remorquaient assez avant dans le fleuve, et attendaient le produit de leur pêche pour calmer les exigences de leur estomac.

En approchant du village spontanément établi pour servir de quartier général à Mpumu Ntaba, Janssen remarquait plus d'aisance, plus de bien-être, et partant plus de visages satisfaits. Là on n'achetait pas les vivres quotidiens, mais des files enchaînées d'esclaves réquisitionnés comme bêtes de somme faisaient affluer dans les offices de la cour, les productions et les ressources les plus variées du territoire bateké : bananes, ignames, manioc, arachides, chèvres, poules, poulets, porcs et moutons.

Le makoko faisait bonne chère, et ses courtisans pouvaient aisément s'engraisser des restes de la table royale...

Les honneurs musicaux qui avaient accueilli Janssen lors de son entrée au palais de Mpumu Ntaba, assourdirent encore le visiteur à son arrivée au quartier général.

Mpumu Ntaba, mollement étendu sur des peaux de lion et entouré de ses plus jolies favorites chargées de leurs ornements de cuivre et couvertes de vêtements soyeux, souhaita dans un speech bien senti la bienvenue au mundelé.

« Votre présence ici est une preuve manifeste de l'amitié que vous me portez. Si j'ai sollicité votre venue, bon Souzou M'Pembé, c'est que j'ai une confiance sans bornes en votre justice. Vous n'ignorez pas les motifs qui m'ont déterminé à déclarer la guerre au mfoum de Msuata. Gobila a fait mourir un de mes parents pour le voler; je veux venger l'assassinat de Parrey et rentrer en possession de ses richesses. En traver-

sant mon camp, vous avez pu vous rendre compte du nombre de guerriers dont je dispose; il est plus que suffisant pour anéantir la puissance de Gobila. Malheureusement je ne possède pas de pirogues pour transporter ma nombreuse armée sur la rive opposée. Vous seul, si vous le voulez, êtes à même de me fournir d'immenses embarcations d'acier, rapides comme la balle du mousquet. Vous me rendrez ce service, Souzou M'Pembé; vous m'aidez à châtier la morgue insolente de cet assassin, de ce voleur qui a nom Gobila.

— Je suis en effet votre ami, roi Mpumu Ntaba; mais Boula Matari m'a confié à Gobila avec le titre de fils du mfoum de Msuata. Gobila s'est, dans toutes les circonstances, conduit en excellent père avec moi; son village est le centre de ravitaillement, le grenier d'abondance de mon village. L'équité, la reconnaissance, l'intérêt, me font un devoir de ne point participer à l'accomplissement de votre vengeance.

— Comment! Souzou M'Pembé, vous dont la justice est connue de tous mes sujets, vous refusez de me prêter votre concours dans les conjonctures présentes; vous déclinez toute participation à ce rôle de vengeur, de justicier, que m'imposent les mânes de mon parent lâchement empoisonné? L'histoire de votre jugement dans l'affaire de la pointe d'ivoire est-elle une simple légende? la fraternité du sang qui nous lie n'entraîne-elle pas un degré de parenté plus étroit que la qualité fantaisiste de fils adoptif de Gobila? Vous me refusez vos pirogues de guerre, vous invoquez vos sentiments de reconnaissance en faveur d'un voleur, vous alléguez des questions d'intérêt au sujet de l'existence du village de Msuata... Eh bien, soit! je me passerai de votre alliance; j'attendrai des mois, des années s'il le faut, pour avoir des canots en nombre suffisant pour traverser le fleuve, et j'irai ravager, brûler, les champs, les plantations, les huttes, et massacrer les guerriers, les enfants et les femmes de votre soi-disant père adoptif. »

Ici le Démosthène noir, essoufflé, reprit haleine un instant. Son entourage jetait vers le blanc des regards indignés, étincelants de menaces. Janssen, ne manifestant aucune crainte, restait silencieux et calme, il attendait patiemment la péroraison annoncée du discours de Mpumu Ntaba.

« Écoute, continua ce dernier en s'adressant amicalement à Janssen, je n'oublie pas encore que tu es mon frère de sang. Tu vois mes courtisans indignés contre toi, ils ne te feront aucun mal, je punirais de mort celui qui toucherait à un cheveu de ta tête. Mais rebrousse chemin vers ta demeure; n'essaye pas de rester plus longtemps sur mes terres qui s'éten-

dent bien loin du côté où le soleil se couche. J'avais compté sur ton amitié, tu me la retires. Va, retourne au plus tôt vers le soleil levant. »

Janssen se permit de risquer quelques observations, des murmures couvrirent tout d'abord sa voix; mais Mpumu Ntaba imposa silence à ses courtisans et accorda la parole à Souzou M'Pembé.

« Je comprends ta colère contre Gobila, commença Janssen profitant de l'autorisation, mais puisque tu as rappelé et approuvé mon jugement dans l'affaire des vendeurs de mauvaise foi, cela prouve que tu n'ignores pas les sentiments de justice qui régulent toujours ma conduite. Si Gobila a des torts envers toi, je l'amènerai ici même pour qu'il les confesse, et nous trancherons pacifiquement, s'il est possible, la querelle pendante entre vous. Je ne veux pas plus servir la cause de Gobila que la tienne, je te jure devant tous, sur le drapeau bleu fétiche, d'être le juge impartial de vos discordes. »

Ces paroles provoquèrent dans l'assistance des chuchotements, des discussions entre groupes de courtisans. Mpumu Ntaba parut en sonder la portée; il délibéra quelques minutes avec ses ministres et se déclara très satisfait de confier l'arbitrage de la guerre imminente à l'équité de Souzou M'Pembé.

La cour se livra ensuite aux transports d'une joie aussi soudaine que délirante. aux gambades, aux contorsions, aux danses les plus bizarres, se mêlèrent les chants, les cris, les sons de trompe, les roulements de tambour, les sifflements des fifres; femmes, ministres, soldats de garde, souverain, reprirent en chœur une ballade improvisée, célébrant la gloire, la justice et les hauts faits du mundelé de Msuata.

Mpumu Ntaba, s'approchant de Janssen, fit apporter des volailles, des fruits, des jarres de vin de palme, qu'il lui offrit gracieusement. Il l'invita ensuite à partir sans retard, lui faisant promettre de revenir dans le plus bref délai en compagnie de Gobila.

Sans nul doute, ces manifestations subites en faveur du mundelé cachaient des tentatives de séduction à l'adresse du futur arbitre. Janssen se laissa aduler, couvrir de cadeaux et escorter par tous les courtisans et le gros de l'armée bateké, jusqu'à l'embarcadère.

Là, une salve de mousqueterie salua l'embarcation du mundelé à son départ.

Sur la rive opposée, dans les jardins et les cours de la station, Gobila et ses sujets attendaient depuis le matin, avec une impatience allant parfois jusqu'au découragement, le retour de Souzou M'Pembé.

La rentrée de Janssen dans ses domaines produisit un enthousiasme général; des centaines de bras s'agitèrent, brandissant une forêt de lances, de sabres rouillés, de mousquets; des cris et des chants d'allégresse acclamèrent le fidèle ami. Ces pauvres Banfunu avaient tant redouté que le séjour prolongé de Janssen chez les Bateké n'influencât le ciel en faveur de leurs ennemis!

« Me voilà, dit-il à Gobila en l'abordant, je viens vous chercher. Mpumu Ntaba est votre ami, comme il est le mien. Il veut vous voir et traiter avec vous des conditions de paix.

— Comment! il veut me voir? Pourquoi n'est-il pas venu lui-même! Je n'irai pas dans le camp de Mpumu Ntaba. Son invitation est un guet-apens.

— Vous y viendrez en ma compagnie. J'emmènerai avec vous tous mes soldats et mon drapeau fétiche. Consentez, je vous en conjure, à ce déplacement; préparez vos pirogues de guerre: demain, au lever du soleil, nous partirons pour la rive droite. »

Il n'en fut point dit davantage. Gobila se retira avec les siens, tout en réfléchissant en route à ce qu'il ferait le lendemain.

La détermination fut celle que désirait Janssen. Dès l'aube du 8 mai, dix pirogues de guerre se balançaient dans la crique de Msuata-Station.

Janssen, Gobila, quelques notables indigènes et les hommes valides de la garnison de Msuata prirent place sur les longues embarcations. Vers neuf heures, l'escadre atterrissait au pied des rochers de la rive droite; les équipages débarquaient au milieu des guerriers bateké pacifiquement rangés autour de Mpumu Ntaba.

L'entrevue des deux chefs noirs commença par une scène grotesque, pendant laquelle Janssen eut grand'peine à garder son sérieux et à remplir gravement son rôle d'arbitre.

Mpumu Ntaba et Gobila vocifèrent longtemps, de concert, l'un accusant, l'autre se défendant, le premier réclamant les richesses de Parrey et la vie du sorcier empoisonneur, le second niant l'existence de ces richesses et la scélératesse du sorcier.

Le roi bateké, qui tenait par dessus tout à amoindrir son adversaire, affirma n'avoir consenti à cette entrevue que sur les instances de Souzou M'Pembé; mais il n'entendait pas s'abaisser à discuter ses droits avec un petit chef banfunu.

Peu lui importait, ajoutait-il, de savoir comment Parrey avait succombé. Les richesses du défunt étaient incontestables, Boula Matari n'ayant jamais laissé sans récompense un de ses loyaux serviteurs. La paix serait

donc conclue séance tenante, si Gobila souscrivait à la restitution intégrale des immeubles et du mobilier du défunt. Du reste, Mpumu Ntaba s'en rapportait entièrement au jugement de Janssen.

Ce dernier mit les parties d'accord en décrétant que Gobila conserverait en toute propriété les huttes de Parrey construites sur les terres de Msuata,



ME VOILA, DIT-IL A GOBILA EN L'ABORDANT.

mais qu'il rendrait à Mpumu Ntaba, les étoffes, bibelots et armes ayant meublé ces huttes.

Ce verdict fut unanimement approuvé.

La réconciliation prévue d'ailleurs par l'un et par l'autre adversaire provoqua une orgie générale, une incommensurable ingurgitation de malafou qu'agrémentait un vacarme orchestral cher aux populations sauvages de l'Afrique centrale.

Mpumu Ntaba et Gobila reconnurent catégoriquement qu'ils devaient à l'entremise de Souzou M'Pembé, porteur du drapeau de la justice et de l'humanité, le bienfait d'échapper aux horreurs d'une guerre, source inévitable de maux de toute espèce. Ils promirent l'un et l'autre de soumettre désormais les différends qui pourraient survenir entre eux à l'arbitrage de Janssen ou de son successeur.

Le récit qui précède, fait avec verve par Janssen à ses convives, avait prolongé au delà des heures habituelles le repas du matin. Stanley félicita chaleureusement le chef de Msuata du rôle de conciliateur qu'il avait si bien rempli.

« Vous êtes l'agent par excellence d'une société humanitaire et civilisatrice, mon cher lieutenant, lui dit-il, et je vous confierai sous peu une mission où de nouveau vous aurez à déployer avec les indigènes vos aptitudes conciliatrices.

— Certes, Monsieur Stanley, je voudrais bien pouvoir rendre d'incessants services à l'œuvre africaine; mais un repos de quelques jours m'est indispensable; mes membres sont tout ulcérés et je suis forcé d'aller consulter le docteur Van den Heuvel à Léopoldville.

— C'est inutile, lieutenant. Je vais vous donner un médicament souverain contre les plaies qui vous font souffrir. Reposez-vous toute la journée de demain dimanche; lundi vous m'accompagnerez sur le *Royal*, pour débarquer auprès du confluent du Koango, où vous aurez à civiliser les Babouma, à conclure définitivement les traités ébauchés par Hanssens et à édifier plus tard la station de Kwamouth.

Le lundi suivant, Stanley quittait Msuata avec son escadre d'exploration; mais le *Royal* n'emmenait point Janssen.

Le chef de Msuata ne devait remonter le fleuve pour remplir chez les Babouma la mission qui lui était assignée que quelques jours plus tard, le 17 mai 1883.

En son absence, un sergent zanzibarite fut appelé aux fonctions de commandant intérimaire de Msuata-Station. Le 20 mai, à la nuit tombante, Janssen débarquait sur le territoire des Babouma.

Le chef du village devant lequel l'allège était amarrée, s'empressa de venir à la rencontre du mundelé. Il s'appelait Makouenntcho, mais la bienveillance de son accueil faisait oublier la barbarie de son nom. Après l'inévitable échange de m'botés et de présents, Makouenntcho introduisit Janssen dans une spacieuse cabane qu'il avait fait disposer, disait-il, pour recevoir le fils de Boula Matari.

Singuliers préparatifs! la hutte était dépourvue de tout mobilier, et

sur le toit, suspendus à des tiges de loango, blanchissaient des crânes humains.

« C'est ici qu'est mort mon prédécesseur, dit le chef du village; il était aimé et respecté par toute la population; sa demeure est vénérée à l'égal d'un temple sacré; vous y vivrez en paix jusqu'au jour où il vous plaira de nous quitter. La nuit vient, je vous laisse, et j'espère que grâce à l'esprit du défunt vous aurez d'heureux songes pendant votre sommeil.

Sans répondre à l'étrangeté de ce souhait, Janssen serra la main du prévenant Makouenntcho, et donna l'ordre à ses serviteurs de procéder à l'aménagement du logis. Le lit de camp fut installé dans la case déserte; le coffre contenant les effets personnels du voyageur fut placé au chevet du lit; les ballots de marchandises furent rangés à droite et à gauche. Puis le lieutenant se coucha tout habillé; les Zanzibarites cherchèrent de leur côté à l'extérieur, autour de l'habitation de leur maître, le gîte le plus favorable au repos; mais ce repos fut troublé par une nuit d'orage équatorial sans ondée. De minute en minute, de rapides éclairs déchiraient l'espace et enveloppait d'une clarté fantastique les bananiers, les palmiers, les huttes, groupés au bord du fleuve dont les eaux étaient violemment soulevées.

A travers la porte entrebâillée de sa cabane, Janssen distinguait par instant, à la lueur des feux du ciel, un tableau imprévu. Les femmes, les enfants, les habitants du village entouraient la demeure du mundelé.

Silencieux, retenant leur haleine, entassés les uns sur les autres, les enfants grimpés sur les épaules des parents, tous ces natifs braquaient sur Janssen, des yeux écarquillés par la curiosité et la peur.

Le mundelé était couché; près de lui, sur un coffre, brûlait, emmanchée dans le goulot d'une bouteille vide, une lumière fumeuse. Dans la case éclairée par cette étrange lueur, on voyait le voyageur tracer des signes mystérieux sur une large bande blanche, à l'aide d'une mince baguette de bois trempée par intervalle dans une petitealebasse pleine de malafou noir.

Les récits de ces découvertes, chuchotés timidement d'abord, circulèrent dans la foule des curieux et arrivèrent aux derniers rangs, grossis par l'imagination des conteurs.

« Le mundelé bat son fétiche sans doute, disait les noirs terrifiés; il convoque contre nous les esprits malveillants. »

La vénération qu'inspirait la hutte où Janssen, privé de sommeil, rédigeait sa correspondance, préserva l'étranger des mauvais traitements qu'auraient infailliblement amenés les terreurs des assistants. N'osant pas

commettre un sacrilège en pénétrant sans autorisation préalable dans la hutte du chef défunt, les spectateurs les plus émus s'enfuirent pour raconter l'événement au mfoum Makouenntcho.

Ce dernier peu soupçonneux de sa nature, refusa d'ajouter foi aux invocations du mundelé contre les Babouma. Cependant il se laissa conduire devant la porte de la hutte concédée à l'étranger.

Passant la tête dans l'entrebâillement, Makouenntcho regarda Janssen. Celui-ci relisait sa correspondance, et par moment souriait complaisamment à la lecture de ses lignes raturait, ponctuait, deçà delà, sa longue lettre.

« Évidemment, pensa Makouenntcho, le mundelé parle avec les esprits. »

Le chef noir se retira en entraînant ses voisins, qu'il rassura complètement.

« Le blanc est bon, leur dit-il, il sourit en battant le fétiche. Retirez-vous, rassurez vos amis et vos épouses. C'est moi-même qui, hier au soir, ai souhaité au mundelé des songes gais et souriants. »

Aux premières clartés du jour, Makouenntcho et quelques natifs envahissaient la demeure considérée comme sacrée du lieutenant. Janssen n'était pas levé. Sur le coffre gisait dépliée l'œuvre épistolaire de la nuit.

Makouenntcho saisit le papier, et contempla avec stupéfaction les pattes de mouche tracées par Janssen.

« Qu'as-tu fait sur ce morceau d'étoffe ? demanda le nègre.

— J'ai reproduit mes pensées à l'aide de ce petit morceau d'acier trempé dans cette substance noire, » répondit le lieutenant en montrant la plume et l'encrier.

Ces derniers objets passèrent de main en main ; un des assistants fut assez malavisé pour avaler d'un trait, aux applaudissements de ses compagnons, le liquide contenu dans l'encrier.

Janssen s'emporta violemment contre le nègre et réclama de lui la restitution de son bien.

Les natifs éclatèrent de rire devant cette réclamation. Makouenntcho fit observer au mundelé que le coupable ne pouvait, même avec la meilleure volonté du monde, restituer le malafou englouti.

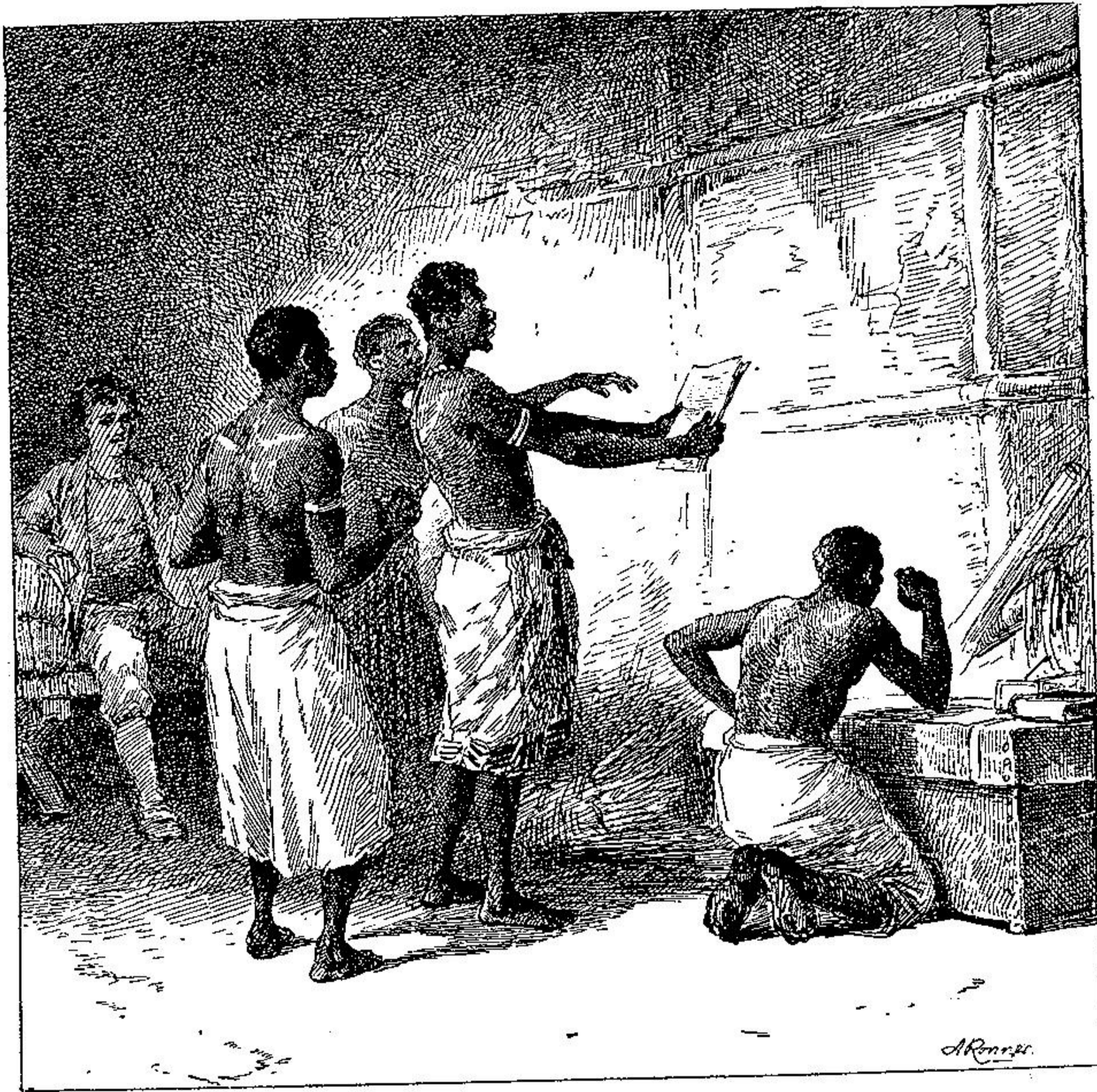
« Il le rendra néanmoins, je l'exige. »

Et Janssen, certain de l'influence morale qu'il allait conquérir sur son entourage superstitieux, imposa au voleur, en guise de châtiment, l'absorption d'une dose respectable d'émétique.

Le résultat du vomitif répondit à l'attente du mundelé. Makouenntcho

et les notables du village se déclarèrent disposés à confier les destinées de la contrée au tout-puissant féticheur blanc.

Janssen profita sans tarder des bonnes dispositions de Makouenntcho. Il prit familièrement le bras de ce mfoum babouma et explora les alentours du village. Il choisit, avec l'assentiment de son compagnon, un vaste terrain



QU'AS TU FAIT SUR CE MORCEAU D'ÉTOFFE ?

permettant à l'installation d'une station future et régla dans une palabre copieusement arrosée de gin le taux minime de l'annuité à payer pour la concession accordée.

L'emplacement choisi s'étendait à quelques centaines de mètres en arrière du village babouma, dans l'angle méridional formé par les rives du fleuve Congo et la rivière Kwa (Ibari Nkutu), et entre deux villages de

tribus différentes : village bateké au sud, village bayanzi au nord. Les bâtiments de la station seront élevés au centre même de ce terrain, vaste plateau en amphithéâtre, d'une altitude de trente mètres au-dessus du niveau du fleuve.

Le soir de cette journée si bien employée, le lieutenant, en proie à des douleurs intolérables, s'allongeait péniblement sur son lit de camp. Les jambes et les pieds du vaillant pionnier étaient couverts d'ulcères ayant les dimensions d'une pièce de cinq francs; il portaient en outre de nombreuses déchirures et des plaies vives toutes saignantes, dues aux ronces épineuses et aux herbes tranchantes à travers lesquelles s'était accomplie la dernière excursion.

Le lendemain, l'infortuné Janssen constatait avec découragement son impuissance à se lever, à se servir de ses jambes. Un ulcère au cou-de-pied gauche l'empêchait de remettre sa chaussure; une plaie également ulcéreuse pénétrant jusqu'aux os de la jambe droite, lui interdisait tout mouvement et lui causait de cruelles souffrances.

« Que faire? écrit-il alors; je ne puis que rester étendu sur mon lit. Mes ulcères n'ont pas été soignés depuis le jour où Stanley m'a remis son médicament souverain. Ici je n'ai sous la main, en fait de drogues pharmaceutiques, que de l'émétique. Les plaies ne feront donc que croître et embellir; je resterai impropre à tout service. Un seul parti me reste; je me ferai transporter jusqu'à Léopoldville, auprès du docteur Van den Heuvel, dispensateur de drogues fétiches, gage certain de guérison.

« D'ailleurs, ma mission chez les Babouma est momentanément terminée. Stanley m'avait ordonné de procéder au choix et à l'acquisition d'un terrain et de regagner l'embouchure du Koango pour y construire la station, lorsqu'il sera revenu de son voyage d'exploration actuel.

« J'ai bien réussi chez Makouenntcho. Sera-t-il aussi honnête qu'il a été aimable? n'oubliera-t-il pas, après mon départ, la concession qu'il m'a accordée et le prix de cette concession? »

En butte à ces préoccupations soucieuses, Janssen manda auprès de lui le chef Makouenntcho et lui annonça son départ immédiat, mais son retour prochain. Le chef indigène témoigna d'un grand chagrin à cette nouvelle; il affirma ses intentions de rester sous le protectorat des blancs et consentit à échanger son sceptre de commandement, sorte de bâton garni de clous à tête de cuivre, insigne de sa dignité, contre un drapeau de l'Association.

Le 24 mai, Janssen débarquait à Léopoldville. Il y trouvait le lieutenant Valcke remplissant les fonctions de chef de station par suite de la rentrée

en Europe du capitaine Braconnier, un agent anglais, commandant en second, et le dévoué docteur Van den Heuvel dont il venait réclamer les soins.

« Vous avez eu grandement raison, mon cher lieutenant, dit le médecin, de descendre jusqu'ici. Votre séjour en Afrique doit être abrégé; un changement de régime vous est absolument nécessaire : votre sang est littéralement appauvri. Quant à vos ulcères, ils ne résisteront pas longtemps à mes cautérisations.

— Vos dernières paroles me rassurent à demi, cher docteur. Cautérisez mes ulcères, guérissez-les au plus tôt. Il ne peut être question pour moi d'un retour immédiat en Europe; je veux voir en Afrique le terme de mon engagement et ajouter à mes états de service la fondation de la station de Kwamouth. D'ailleurs M. Stanley ne sera pas de retour du haut Congo avant deux ou trois mois; il m'est donc impossible de songer à résilier le commandement qu'il m'a confié. »

Effectivement, le 4 juin, Janssen, tout heureux de se retrouver un peu plus ferme sur ses jambes guéries en apparence, profita d'une baleinière qui remontait le Congo et retourna à Msuata, en dépit des insistances réitérées du docteur Van den Heuvel.

Des acclamations prolongées accueillirent l'arrivée de Souzou M'Pembé, qui condescendit aux accolades de son « papa » Gobila. Cet accueil remua profondément l'âme du jeune pionnier. L'attachement des natifs était sincère; et les preuves éclatantes qu'ils en donnaient au mundelé produisirent sur lui l'effet d'un baume salulaire.

Dès le 17, Janssen dirigeait les travaux d'une nouvelle maison destinée au logement des blancs de passage à Msuata. Dix jours plus tard, l'habitation comptait deux locataires : l'explorateur Roger et M. l'abbé Guyot.

Le premier résolut d'y attendre le retour de Stanley; le second, venu avec l'espoir de fonder un établissement religieux dans les parages de Msuata (à la pointe de Ganchu), y goûta, durant plusieurs mois, tous les agréments d'une hospitalité cordiale et aussi généreuse que le permettait l'endroit.

Le nom de l'abbé Guyot se retrouvera plus tard fatalement lié à celui du sous-lieutenant Janssen; nous croyons devoir dès maintenant présenter à nos lecteurs l'excellent et digne homme qui l'a honoré.

L'abbé Guyot, prêtre au diocèse d'Alger, avait été envoyé par le cardinal de La Vigerie au Congo dans le but de créer des établissements religieux sur les bords du fleuve. Voyageur ardent, il avait accompli déjà plusieurs étapes exploratrices dans le sultanat de Zanzibar et planté la croix du catholicisme sur les bords du lac Tanganika.

Dans ses longues et pénibles explorations, le courageux abbé Guyot s'était souvent contenté d'une poignée de riz et d'un peu d'eau. C'était un champion bien trempé dévoué à l'œuvre de civilisation africaine et familiarisé avec le climat meurtrier du continent noir. Son épaisse barbe taillée à la Henri IV, de fortes moustaches en croc, l'arsenal de pistolets et de revolvers qu'il portait à sa ceinture, ses fusils de chasse ou de guerre croisés en bandoulière, son accoutrement si différent du grave costume religieux, lui donnaient plutôt l'air d'un aventurier que d'un missionnaire.

Mais le bon religieux, grand chasseur devant l'Éternel, ne tourna jamais ses armes contre l'homme même sauvage et cruel : ses fusils et ses revolvers n'étaient dirigés que sur le gibier préservatif de la faim, ou sur les carnassiers féroces destinés à enrichir les collections scientifiques des musées scolaires organisés par le cardinal primat de l'Afrique catholique.

La présence de ces deux hôtes rendit à Msuata le bon temps des veillées toujours trop courtes, des excursions et des promenades diurnes qu'avait fait connaître à Janssen le séjour de M. Johnston.

La saison sèche plaquait déjà la campagne environnante de ses rouilles mélancoliques; les grands bois étageaient les hautes cimes de leurs arbres au-dessus des herbes roussies au milieu desquelles le fleuve gigantesque déroulait comme un ruban d'azur la nappe irisée de ses eaux; les tornades et les bourrasques, ces messagers violents de la saison des pluies, avaient cédé la place à la sérénité éclatante du ciel équatorial où le soleil couchant mêle parfois à l'étincellement des saphirs célestes des flamboiements d'or rouge et des gouttes de sang écarlate.

Dans ce cadre éblouissant à certaines heures, les hôtes blancs de Msuata, triomphant des idées moroses, des doutes, des souffrances morales et physiques, recherchaient avidement les émotions et les aventures de l'existence tropicale.

Lors de son voyage au pays des Bateké, Janssen avait suivi sur un parcours de plusieurs kilomètres les seules voies tracées au sein des fourrés inextricables de la rive droite par le passage des éléphants. Depuis cette époque, l'aventureux pionnier n'avait cessé de caresser le projet de déclarer la guerre à ces redoutables mammifères; l'alliance de Roger et de l'abbé Guyot, émules passionnés de Nemrod, fut dans ce but accordée avec empressement au chef de Msuata.

Le 25 juin, les blancs et dix Zanzibarites, armés pour la bataille contre les géants de la faune africaine, s'engageaient résolument dans les sous-bois et les forêts primitives qui couvrent d'un réseau de végétation impé-

nétrable la portion la plus considérable des domaines commandés par Ganchu.

Les haches et les couteaux frayèrent çà et là d'étroits passages aux chasseurs dans l'amas de lianes, de plantes sarmenteuses, de caoutchoucs grimpants, de mucunas pruriens à aiguillons, confusément enchevêtré, emmêlé, abrité des rayons les plus pénétrants du soleil par la voûte épaisse que forment à une hauteur prodigieuse les rameaux enlacés des tecks, des élaïs, des bombax, des gommiers, des mimosas, des acacias, des ptérolobes, des figuiers aux feuilles charnues, des rubiacées à l'écorce grise, arbres gigantesques dont les enfourchures présentent des excroissances spongieuses nourrissant des orchidées en fleur, des fougères délicates et aux branches desquelles s'accrochent des milliers de plantes parasites, et pendent les franges gracieuses de l'usnée.

Avec quelle joie Janssen, amateur passionné de la science entomologique, s'arrêtait dans un des retraits les plus profonds de la forêt vierge, en un point où des papyrus baignaient leurs racines dans des eaux paisibles et stagnantes !

Dans ces endroits sombres et humides s'agitait et bruissait tout un monde d'insectes, fragment insignifiant des richesses naturelles incalculables que recèlent les puissantes forêts des latitudes tropicales.

Là, des milliers de myriapodes, au corps long, sinueux et luisant, de couleur noire ou chocolat, attiraient le regard ; plus loin des fourmis brunes, noires ou jaunes, défilaient en lignes serrées, ravageant, mâchant, creusant, perforant, bâtissant, et toujours prêtes à se liguer et à combattre les hommes assez audacieux pour violer leur domicile.

Decà, delà, rampant au pied des papyrus, des chenilles terrestres, à l'armure flexible et polie, rappelant la vase, laissaient leur trace visqueuse dans ce laboratoire actif de la nature.

« On parle beaucoup du silence des grands bois, pensait Janssen, mais la forêt tropicale est loin d'être silencieuse. »

Des bourdonnements indistincts, des murmures indéfinissables emplissent de leur bruit confus l'ombre crépusculaire qui règne sous la feuillée impénétrable. Au chuchotement régulier des cimes qui s'entrechoquent secouées par la brise légère, s'ajoutent le froissement de ramilles, la chute de noix, de baies, de fruits desséchés et de feuilles jaunies, le brisement d'une branche morte, le broiement de milliers de mandibules, le stridulement ininterrompu des grillons, le bruissement de milliers d'insectes aux ailes minuscules emplissant les couches inférieures de l'air.

Mais un chapitre entier ne suffirait pas à énumérer les impressions que

l'animation, l'exubérance de vie de la véritable forêt vierge tropicale, procurent aux voyageurs attentifs.

Janssen fut tiré de ses savantes observations par un pressant cri d'appel que poussait Roger.

« Venez donc, lieutenant, nous allons vous perdre si vous restez en arrière. Avez-vous oublié que nous chassons à l'éléphant ? »

— Assurément, répondit Janssen; ces énormes bêtes ne m'occupaient plus, j'étais absorbé dans la contemplation de milliers de petits insectes.

— Il serait plus prudent, interrompit l'abbé Guyot, de se garder des rencontres imprévues et dangereuses que nous réserve la forêt. Si j'en crois ma longue expérience des chasses africaines, voici des traces de lions. Rassemblons-nous, et soyons prêts à la moindre alerte; le gros et terrible gibier ne peut être loin. »

Les chasseurs se groupèrent alors et marchèrent en file indienne, se frayant un passage à travers le sous-bois. Des détritiques de végétaux, de hautes graminées, des lianes, des troncs d'arbres renversés, d'inextricables broussailles encombraient le sol; les arbres devenaient si touffus que l'air et la lumière pénétraient difficilement sous les voûtes de verdure où il régnait une humidité chaude, presque suffocante, produite par la fermentation de l'humus végétal qui recouvrait la terre.

Les violents parfums des fleurs tropicales saturaient tellement cette atmosphère lourde, que les trois Européens en éprouvèrent une sorte d'ivresse; ils marchaient d'un pas moins assuré, avec une pénible pesanteur de tête, oubliant les hôtes, n'écoulant plus les voix de cette luxuriante nature.

Ils donnaient à peine un coup d'œil distrait au plumage étincelant et varié des perroquets, d'oiseaux charmants, sortes de colibris, qui voltigeaient de branche en branche, becquetant des insectes aux ailes d'or, ou concassant entre leurs becs les baies aromatiques des arbres.

Complètement absorbés, ils n'avaient plus qu'un but, qu'une pensée : découvrir le gibier désiré.

Roger, placé en tête de la colonne, s'arrêta brusquement, signifiant de la main à ses compagnons d'imiter son exemple et s'apprêta à tirer.

Le sentier que les chasseurs suivaient était si étroit, qu'il était impossible à deux hommes d'y marcher de front. En outre Roger, gêné par d'énormes branches de raquette épineuse placées au-dessus de sa tête, était obligé de se courber au point de ne pouvoir commodément viser.

Roger, forçant ses compagnons à battre en retraite se recula de quelques pas.



PAS D'HÉSITATION ! DIT L'ABBÉ GUYOT.

« Voyez là, entre les grands bois, dans une sorte de clairière très étroite, dit-il à ses camarades en désignant, au delà de la trouée profonde au milieu des colonnades de feuillée qui s'étendaient à perte de vue dans la pénombre de la forêt, trois éléphants dont les croupes massives se dessinaient crument dans les mailles d'un filet végétal.

— Il est inutile de les tirer, dit l'abbé Guyot; la distance me paraît trop grande; rapprochons-nous sans bruit, faisons un coude dans la forêt de manière à trouver un espace où nous pourrions nous ranger en bataille et diriger un feu de peloton sur ces énormes cibles vivantes. »

Les observations de l'abbé Guyot furent écoutées; les chasseurs s'évertuèrent à se frayer un passage sur leur droite, au milieu d'un épais fourré.

Soit hasard, soit grâce aux évolutions des haches avec lesquelles les Zanzibarites battaient incessamment les broussailles, les chasseurs eurent la bonne fortune de ne point rencontrer un seul serpent sous leurs pas.

Guettant toujours la proie volumineuse qui les tentait, ils s'avancèrent et atteignirent un large espace facile à déblayer, et d'où ils découvriraient en flanc les trois éléphants toujours arrêtés au même endroit et labourant le sol de leurs trompes.

Là, tandis que les noirs procédaient au déblayement, les blancs se consultaient à mi-voix et cherchaient la meilleure place pour frapper sûrement les fauves qu'ils guettaient.

En ce moment un bruit étrange, des cris rauques et furieux détournèrent l'attention des chasseurs et glacèrent d'effroi les Zanzibarites.

Des chats-tigres, qui le cédaient à peine aux jaguars en grosseur, en force et en voracité, délogés soudain de leur repaire par les pas des chasseurs, se rassemblaient, le poil hérissé, découvrant leurs dents formidables, autour du peloton qui se disposait à exécuter les trois pachydermes.

Cette attaque avait été si imprévue, les assaillants appartenaient à un genre d'animaux si redoutables, que malgré leur courage les blancs restèrent un moment stupéfaits et immobiles : les noirs se serraient en tremblant contre leurs chefs.

Encouragées par cette immobilité, les bêtes carnassières grondèrent furieusement et grimpèrent de tous côtés, s'appêtant en un mot à déclarer aux chasseurs une guerre acharnée.

« Pas d'hésitation, dit froidement l'abbé Guyot, rangeons-nous, et feu tous ensemble sur ces ignobles ennemis ! »

Une fusillade effroyable commença; blancs et noirs tiraient avec sang-

froid contre les féroces carnivores, dont les yeux brillants et verdâtres flamboyaient au milieu de la demi-obscurité. Les chats-tigres roulaient à terre, ensanglantés, poussant des cris affreux, les uns les reins brisés par les balles, les autres la tête fracassée.

Vainqueurs de ces malencontreux ennemis, les chasseurs cherchèrent inutilement à retrouver les éléphants, objectif de leur excursion.

L'heure était avancée; les rares clartés qui traversaient le sommet des arbres s'éteignaient peu à peu et projetaient une apparence fantastique sur les grandes masses de la forêt. Pendant quelques instants les profondeurs ombreuses restèrent dans une demi-obscurité, çà et là éclairée par les vifs reflets du soleil qui semblait rouge comme une fournaise. La végétation d'une verdure si puissante, si crue, se colorait de pourpre. On croyait voir la nature à travers un vitrail rouge; les fugitifs espaces entrevus dans le ciel étaient comme une lave en fusion.

« Nous sommes près de l'enfer, dit gaiement Janssen. Parbleu! c'est Lucifer qui nous a dépêché ces satanés chats-tigres, et qui allume maintenant ses fourneaux de cuisine. Qu'allons nous devenir? Le soleil s'est enfui, coucherons-nous ici? »

— Nécessité n'a pas de loi, lieutenant, répondit Roger. Allons, Zanzibarites, dit-il en kissahouili, préparez nos couchettes et les vôtres, nous dormirons si nous pouvons, mais surtout allumez les feux et maintenez-les flambants toute la nuit, sinon nous serions dévorés. »

Peu à peu les tons ardents du ciel s'affaiblirent; ils devinrent d'un rouge pâle, violacé, et finirent par s'éteindre ou se confondre dans l'azur foncé de la nuit.

Les chasseurs se pelotonnèrent, se blottirent auprès des grands feux de broussailles, et les plus courageux demandèrent tour à tour au sommeil ses bienfaisantes faveurs.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, la faim fit sortir du bois les chasseurs qui s'en revinrent bredouilles. Arrivés sur la lisière de la forêt vierge ils entrevirent, non sans une vive satisfaction, les replis flottants du drapeau bleu arboré sur le plateau de Msuata-Station.

